

ORIGINES ET CONCEPTION DE L'HISTOIRE D'UN ESPACE PLURIEL CHEZ BOUALEM SANSAL ET ALBERT CAMUS

Marnia Ferraoun / Samira Bechlaghem

Doctorante à l'Université Abdelhamid Ibn Badis de Mostaganem,
Maître-assistant au Centre universitaire de Relizane,
site de Bormadia

« Quelque chose cognait au fond de moi, très loin au fond de moi. Un vieux souvenir d'une époque lointaine, d'un autre monde. L'heure du rendez-vous était arrivée »

Boualem Sansal

Résumé

La lecture de Rue Darwin de Boualem Sansal semble être hantée par l'ombre d'un autre personnage non dévoilé, un auteur français d'origine algérienne qui a vécu dans cette rue un demi-siècle avant, il s'agit d'Albert Camus. Cependant, ce n'est que l'un des rapprochements que nous avons décelés entre l'écriture de ces deux romanciers qui sera renforcé par beaucoup d'autres. Comme pour Camus, Sansal peuple ses histoires de personnages en quête d'identité au fil d'une recherche éperdue dans le but de s'affranchir du mythe perpétré par la mémoire collective et par l'Histoire. Par le biais de quelques petites aventures mais qui ressortent d'une dimension mythique, sa quête des origines est liée au destin d'une mère et l'absence tragique d'un père. Une écriture qui procède à une approche de dévoilement de l'Histoire algérienne en évoquant un passé qu'il faudrait intérioriser par un paradoxal retour aux origines. Plus qu'un lieu, l'espace devient un actant qui manipule le temps. Quelques notes de poésie et de nostalgie ravivent la mémoire et renouent le dialogue entre le présent et le passé. Les échos animent les voix que le temps et l'Histoire séparent. Notre projet est une tentative de rencontre au carrefour méditerranéen d'un espace au pluriel entre un écrivain français du siècle qui vient de se terminer et un écrivain algérien s'inscrivant pleinement dans le siècle qui s'annonce. Il s'agit de mettre en évidence les nombreuses concordances entre leurs sensibilités culturelles, produits d'un même lieu dans deux siècles si proches et si différents en même temps, puisque l'un est celui des révolutions et l'autre de la cybernétique. Un espace articulé également par la biographie des deux hommes qui se rejoignent dans leur engagement à savoir l'écriture de soi entre identité et altérité.

Mots clefs

Sansal, Camus, origines, espace au pluriel, identité, Histoire

ملخص : أصول وإدراك التاريخ لفضاء متعدد عند « بوعلام صنصال » «و» ألبار كامبي»

في قراننا «لحي داروين» ، لبوعلام صنصال يظهر ملامح شخصية أخرى غير مرئية ، كاتب فرنسي من أصل جزائري ، عاش في هذا الحي قبل نصف قرن ، إنه ألبار كامبي ، لكن هذا ليس إلا واحد من التقاربات التي لاحظناها بينهما والتي من شأنها أن تعزز العديد من المصالحات الأخرى صنصال يعمر حكاياته بشخصيات تسعى لتغلب على الأسطورة و الذاكرة الجماعية و التاريخ بواسطة بعض المغامرات الصغيرة ذات الطابع الأسطوري ، لكاتب رفع الستار عن التاريخ الجزائري من خلال استحضار الماضي الذي يجب تجاوزه بعودة عكسية إلى الأصول ، أكثر من مكان ، يحاول الفضاء يصبح كائن يفسر الشك في الزمن ، بعض العبارات الشعرية و الحنينية تحي الذاكرة وتجدد الحوار بين الحاضر و الماضي ، أصداء الأصوات التي تحرك الزمن و التاريخ ، سذهب عن طريق هذا المقال إلى مفترق المتوسطي واحد لكن في الجمع بين كاتب فرنسي يعد من القرن الماضي و الآخر جزائري معاصر . هذا لتسليط الضوء عن العديد من التشابهات بين حساسياتهم اتجاه هذا الفضاء من خلال السيرة الذاتية للرجلين اللذين يلتقيان في معركتهم لكاتبه الذات بين الهوية و الغيرية كلمات البحث: صنصال ، ألبار كامبي ، أصول ، فضاء متعدد ، الهوية ، التاريخ.

Abstract

Origins and perception of history of a plural space at Boualem Sansal and Albert Camus

After reading "La Rue Darwin de Boualem Sansal", it seems that this novel is to be haunted by the shadow of another disguised character, which is a French writer of Algerian origin who lived in this street for half a century ago; it is Albert Camus. However, this is only one of the reconciliations that we have detected through the writings of the two novelists who will be reinforced by many others. As for Camus, Sansal people and their stories of characters look for an identity via a frantic search in order to get rid of the myth perpetrated by the collective memory and history. With the tragic absence of a father, we found also in an autobiographical recitation a search for origins linked to a mother's fate. Through some small adventures that stand out from a mythical dimension, their writings follow an approach that tends to unveil the Algerian history by evoking a past that should be internalized by a paradoxical return to origins. More than in one place, space becomes an agent that explains and manipulates time. Some notes poetry and nostalgia revive the memory and resume dialogue between the present and the past. Echoes animate the voices that time and history separate. Our project is an attempt to meet the Mediterranean crossroads of a plural space between a French writer walking out from the century that has just ended and an Algerian writer entering fully into the next century. This is to highlight the several concordances between their cultural sensibilities, products of the same place in two centuries so close and so different, since one is of revolutions and the other of cybernetics. A space also articulated by the biography of two men who meet in their engagement to self-learn writing between identity and otherness.

Keywords

Sansal, Camus, backgrounds, space plural, identity, history

INTRODUCTION

Le discours sur l'identité chez Boualem Sansal renoue toujours avec l'Histoire en se déplaçant entre le scepticisme du temps et la défiance d'un espace. Les langues, les religions, les origines, les orientations politiques, l'émigration, tout cela est de plus en plus lié dans ses romans à un état de lieux déconcertant et un espace-temps abrupt. L'interprétation de l'essence même d'une identité individuelle ou collective algérienne, traverse en filigrane toute son œuvre romanesque. Ses personnages sèment le trouble dans l'hégémonie d'une identité algérienne arabo-musulmane immuable. Et c'est dans cette immuabilité d'un espace bien déterminé et formel que Sansal tend à cultiver le doute, « **C'est une histoire de géographie mal fichue et de tellurisme.** » (Sansal, 2011, 123). **Il serait plus heuristique de laisser parler la fiction, plus cohérente selon l'auteur, pour représenter l'hétérogénéité de cette partie du monde qu'est l'Algérie. L'immobilisme culturel et la léthargie politique sont mis en cause par ses protagonistes et leur statut d'étrangers à leur propre pays. Ils dévoilent l'histoire familiale mal cousue par l'Histoire d'un pays où l'espace demeure statique au dynamisme du temps. A ce sujet, se demande un tenant de La géocritique, Bertrand Westphal: « *Que devient l'espace-temps dans un contexte anémique où la fiction devient une des clés de lecture raisonnable du monde, parmi d'autres ?* »¹ Westphal réattribue à l'espace, par cette réflexion, sa fonctionnalité de champs symbolique en mouvement. Sansal confirme de son côté que la fiction pourrait devenir plus cohérente dans la représentation d'un espace dit « réel ».**

La grande ambition de B.Sansal est d'inspirer le mouvement. L'espace doit se mettre en mouvement pour opérer un changement de temps car tout comme le temps, l'espace évolue et se modifie. Ses repères géographiques, culturels ou politiques ne sont plus immuables. En se multipliant verticalement, l'espace superpose d'autres perceptions de lecture que celles qui lui sont attribuées. Fluide, il devient « lieu »² qui admet de débattre de ses réflexions en toute liberté et consent que « *la cohérence d'un monde placé sous le signe de la non-exclusion et l'existence de toute chose* »³. Sansal rappelle sans cesse dans ces romans qu'il est le résultat de plusieurs espaces à la fois : « *Nous sommes faits de plusieurs vies mais nous n'en connaissons qu'une. Nous la vivons sur la scène de l'existence [...] Ce sont nos vies cachées, nos identités secrètes, nos cauchemars.* » (Sansal, 2011, 1). **Si Sansal entre à un âge tardif dans le monde littéraire d'abord français puis algérien, c'est dans le but d'accéder à cette liberté de parole confisquée à l'intérieur de son espace d'origine et de retrouver une altérité dans une identité algérienne.**

1 Bertrand, WESTPHAL, *La géocritique, Réel, Espace, Fiction*, p. 3.

2 Westphal Bertrand souligne dans *La géocritique*, une démarcation entre la définition de l'« espace » et du « lieu » en se basant sur les travaux de Yi-Fu Tuan, un géographe américain qui voit dans le premier une surface mouvementée qui inspire au fusionnement de sens tandis que le second serait une position calme et définie de l'espace où règne la certitude humaine.

3 WESTPHAL Bertrand, *op. cit.*, p.5.

Il dira à ce propos : « *Moi-même qui ai beaucoup cherché je suis dans l'incapacité de dire ma part Kabyle, ma part turque, ma part judéo-berbère, ma part arabe, mon côté français.* » (Sansal, 2006, 44) **Dans un autre texte, il évoque ironiquement l'antinomie du concept de l'identité:** « *Les identités ne s'additionnent pas, elles se dominent, et se détruisent.* » (Sansal, 2011, 1). **Pour lui, la littérature constitue un espace de liberté qu'il ne peut acquérir ailleurs. Elle offre dès lors à la réalité un nouvel espace de reconstitution, d'arrangement et de parole. Bertrand Westphal n'affirme-t-il pas cet aspect de la littérature qui répond mieux aux représentations de la réalité que la réalité elle-même ?**

« La littérature, de même que les autres arts mimétiques- parce qu'ils sont justement mimétiques- ne paraissent plus isolables du monde en ce début millénaire. Tout est dans tout, et inversement ? Peut-être. Et c'est bien le problème. Mais on 'exclura pas que c'est dans l'absolu hétérogène que la liberté de la parole critique s'exprime le plus à son aise. »⁴

Dans un espace hostile, il est l'heure pour les personnages de Sansal de se revivifier une mémoire pour abriter des souvenirs. Du temps aussi, il en est question alors. Le temps d'une vie comme dans *Le serment des barbares*, *Le village de l'Allemand* ou *Rue Darwin*, ou alors les circonstances de quelques jours comme dans *Harraga*. Dès le départ, l'espace et le temps découlent de ce qui est profond dans l'être du personnage de Sansal pour lui individualiser sa présence.

L'auteur déploie le plus souvent un espace statique mais profondément tourmenté, l'Algérie, représentée par une maison, une rue ou une ville, et qui semble, à l'aube du troisième millénaire, stagner en marge du temps. C'est dans *Harraga* que l'un de ses personnages se demande: « *quel siècle fait dehors ?* » (Sansal, 2005). Ce même personnage, Lamia, fait l'objet d'une quête : une prise de conscience de soi qui impliquerait celle du monde. Ce constat est présent dans tous les romans de Sansal : son personnage revient constamment vers l'autre -son contemporain- pour parvenir à une reconnaissance d'une communauté mise à distance et suspendre le temps pour revenir aux origines et retrouver une identité primordiale. Dans ses sept romans écrits entre 1999 et 2015, Sansal entretient avec l'Histoire une relation tout à fait singulière. C'est à l'Histoire, plus que jamais, que revient le soin d'illustrer le multiculturalisme de ses protagonistes en quête de s'affranchir des mythes et des discours. Il revient à elle également pour renouer avec la mémoire des premiers bâtisseurs des lieux, aux réfugiés, aux fils d'immigrants, en passant par le flux des colonisateurs. Son personnage -l'Algérien- est perçu en toute sa frénésie destructrice comme acteur et complice à la fois car sa diversité culturelle semble à craindre plus quelle est avantageuse et « l'autre » est condamnable pour son altérité qui l'anime et qu'il voudrait défendre. C'est de cette réflexion sur l'identité algérienne des minorités écartelées où l'exclusion de « l'autre » s'opère avec éthique, que nous avons pensé à un autre écrivain algérien, celui de *L'étranger*. L'étrangeté des

4 *Ibid.*, p. 13

rapports que peut avoir l'individu algérien à l'autrui, à l'espace et à son Histoire dans les romans de Sansal rend possible l'association des deux écrivains : l'auteur algérien empruntant la langue de l'autre et l'écrivain français originaire d'un pays autre que ses origines. Étrangers dans leurs mondes, leurs personnages finissent par se rencontrer au terme d'une histoire.

SANSAL, CAMUS, QUEL RAPPORT ?

Les comparer est une manière pour nous de justifier le présent par le passé qui nous l'explique. Une analogie étonnante, expression d'un concept qui, en dépit du temps, manifeste sa nature immuable autour d'un espace furtif qui échappe au contrôle des hommes. Une expression de *Malrich*, dans *Le village de l'Allemand*, peut se délayer de son contexte pour évoquer Camus à travers Sansal : « *J'ai compris, son histoire est la mienne, la nôtre [...] sans savoir pourquoi, que je devais la raconter au monde. Ce sont des histoires d'hier mais, en même temps, la vie c'est toujours pareil et donc ce drame unique peut ce reproduire* ». (Sansal, 2008,15) L'espace étant le même, une partie de l'histoire de l'homme de Sansal fait écho à celui de Camus, et l'homme de Camus, étant à la fois unique et universel, fait écho à toute l'histoire humaine. Et l'histoire de l'un deviendra celle de tous. C'est pourquoi, cette lecture mettra en éveil l'intemporalité ainsi que l'universalité de l'homme et de son Histoire.

L'hypothèse d'un renouement avec un passé glorieux auquel ils appartiennent se manifeste dans leurs écrits car ce lieu appartient à leurs origines profondes cependant distinctes. Par ailleurs, en parlant de ces deux écrivains, nous évoquerons deux époques d'un écart de plus d'un demi-siècle d'Histoire. Les deux romanciers, l'un Kabyle et l'autre Français, d'origine algérienne, rappelle chacun à sa manière, le berceau d'une ville qui vieillit à ne plus se rappeler de ses racines. Alger, un espace de correspondance se décroît paradoxalement à cause de cette multitude déconcertante d'origines diverses.

L'identité multiple composée et recomposée en tant qu'unité cohérente qui tend, à l'image de l'Algérie toute entière, de retrouver l'être profond qui l'habite, est mise en abîme par une identité qui se veut culminante. L'unité de cet être n'est plus que fragments de souvenirs. De ce fait, l'être profond qui anime ce lieu est profondément hybridé. Il se constitue de plusieurs êtres à la fois, muni de plusieurs langues, diverses cultures et des religions en héritage. L'unité que l'on veut cohérente n'est qu'un ensemble d'autres unités et l'être hétérogène que devient l'héritier de ce lieu subit les contraintes de l'espace principal mais pas premier.

A un certain point de vue, Sansal et Camus sont les représentants, qui s'ignorent, de deux univers complémentaires, dans ce sens où ils poursuivent tous les deux un mythe qui semble séjourner dans l'inconscient de leurs principaux personnages. Étrangers par l'identité et les origines mais attachés par sa quête, ils expriment la présence douloureuse d'un espace pluriel. A la fois abri et forteresse, la ville d'Alger leur apporte tous les deux refuge dès leur jeune âge quand ils partent vivre

dans la maison de leurs grands-mères après la perte tragique du père. Aussi, l'étude biographique des deux romanciers renforcera l'hypothèse de ce rapprochement dans la mesure où l'espace représenté induit des exigences et des quêtes similaires. Un espace pluri dimensionnel génère, déroute et déshérite.

TRANSVERSALITÉ D'UN ESPACE PLURIEL DANS L'IDENTITÉ ALGÉRIENNE

Des espaces à caractère transversal interviennent dans la conception de l'identité algérienne. Forcé de constater l'existence d'un espace dominant, et cela à n'importe quel moment de l'Histoire de l'Algérie : le colonialisme français à l'époque de Camus. L'auteur dira en 1945 dans *Combat*: « *je voulais rappeler que le peuple arabe existe...* », comme pour témoigner d'une autre négation que celle des pieds-noirs par rapport aux français de la métropole ; ou le pouvoir algérien en cette période contemporaine pour Sansal qui soulignera ironiquement que le peuple algérien est « arabe, musulman, et l'unique artisan de la glorieuse Révolutionnaire de 1954 », niant ainsi l'existence des « *Berbères, Kabyles, Chaouis, Mozabites, Touaregs, etc., soit 80 % de la population* » et les naturalisés de l'Histoire « *mozarabes, juifs, pieds-noirs, Turcs, Africains* » [...] soit 2 à 4% » (Sansal, 2006,45). De toute évidence, les espaces « auxiliaires » ne sont guère assimilables à l'autorité souveraine de l'espace hégémonique. Comme à l'époque coloniale, l'espace algérien ne se soucie pas de l'hétérogénéité existante de la population. Il est exclusivement Français ou précisément Arabe. Sansal déplore qu'après l'indépendance, la négation de la communauté berbère est toujours au même point fixe, le racisme continue de l'affleurer comme à l'époque de Camus qui dénonça déjà *la Misère de la Kabylie* dans une enquête faite en 1938. Le lecteur conçoit mieux la désillusion des personnages d'origine kabyle quand le pays demeure un espace de division et de négation. Sansal écrit entre autre : « *Engendrer du vide n'est pas dans la nature de la terre, chasser ses enfants n'est pas le rêve d'une mère et personne n'a le droit de déraciner un homme du lieu où il est né* ». (Sansal, 2005, 80)

Cependant, une question s'opère chez les deux fractions, les opprimés comme les dominants, sur la conception de l'identité algérienne. Dans l'incipit de *Rue Darwin*, l'auteur affirme, en parlant de la vie, que « [...] nous n'en connaissons qu'une. Nous la vivons sur la scène de l'existence. Elle est notre peau, notre identité officielle. Mais les autres ? [...] Ce peut être un immense drame que de seulement y songer. Se raconter est un suicide. » Camus et Sansal se rejoignent là encore, en dépit de leurs différences. Ils semblent vouloir montrer que l'identité de leurs personnages réside dans la prise de conscience non seulement de soi mais aussi de l'autre et du milieu. En effet, l'identité, si elle existe d'abord par elle-même, porte également l'apport des origines et de l'Histoire. Les deux écrivains affirment à travers leurs personnages le positionnement de l'espace et sa géographie et la part de l'héritage culturel et historique dans la construction d'une identité individuelle et collective. Camus rappelle le sang chaud des algériens par la faute du soleil,

« la chaleur était terrible, et souvent elle rendait fou presque tout le monde [...] l'énerverment s'accumulait comme la chaleur elle-même jusqu'à ce que [...] il éclatât ». (Camus, 1994, 282).

Pareillement, les personnages de Sansal se doivent de consommer la léthargie de leurs existences, ils se voient appartenir à leur terre mais leur identité perd toute essence de sa vraie nature dans les combines de l'Histoire et l'immobilisme de l'espace. Néanmoins, comme chez Camus, ils semblent prendre conscience des singularités qui les séparent ainsi que des similitudes qui les conditionnent. L'une d'elle est le soleil :

« Comme le soleil évacue son trop-plein d'énergie en de fantastiques explosions sporadiques, de temps en temps l'histoire expulse la haine que l'humanité a accumulée en elle, et ce vent brulant emporte tout ce qui se trouve sur sa route, abrité ou exposé, d'un côté ou de l'autre manche. » (Sansal, 2008, 304).

Quand un journaliste demande à Sansal « *Pourquoi rester ici?* », l'écrivain répond : « *Le soleil !* ». Bien qu'il ajoute ne pas apprécier « *L'Algérie des islamistes, de l'arabisation, de la mauvaise gestion.* », chez Sansal « *le soleil* » est pareil qu'avec Camus, il décide de la vie ou de la mort d'un personnage, de son besoin de rester, de commettre un crime ou de se retirer en Europe. C'est le même soleil convoité des ancêtres que les deux auteurs recherchent en ce lieu. Ce culte du soleil se traduit dans les origines de l'homme méditerranéen. Il modela auparavant les personnages de Camus, leur donnant identité plus qu'une couleur et légitimerait ainsi leur présence en ce lieu. Ils auront par conséquent le droit d'y vivre, mais à Alger plutôt qu'une autre ville.

L'HÉGÉMONIE D'ALGER SUR ORAN CHEZ LES DEUX ÉCRIVAINS

En dépit de ce soleil ravageur qui pousse au crime, Alger est le lieu où il faut être. Comme pour Camus qui aperçoit ce lieu comme vital à la vie : « *Ce qu'on peut aimer à Alger, c'est ce dont tout le monde vit : la mer [...] un certain poids de soleil* » (Camus, 1994, 296), la capitale Alger intéresse en particulier Sansal : « *Dans cette vieille demeure repliée sur ses secrets, l'écho du beau a des harmoniques surnaturelles* ». (Sansal, 2005, 134). Dans certains de ses romans, en particulier *Le serment des barbares* (1999), *Harraga* (2005) ou *Rue Darwin* (2011), la ville y est citée comme un espace originel, le reste, « *l'Algérie profonde c'est la fin du monde.* » (Sansal, 2005, 55). Un personnage type se promène à travers la cité interdite, Il craint qu'« *Alger l'emporte dans sa folie.* » (Sansal, 2005, 5). Il renchérit ainsi : « *Nous verrons l'imagination construire des murs avec des ombres impalpables, se réconforter avec des illusions de protection ou, inversement trembler derrière des murs épais, douter des plus solides remparts.* » (Sansal, 2005, 24).

Le personnage de Sansal, en sort tantôt vers l'est, du Côté de ses origines kabyles, tantôt au nord vers ce qui pourrait sembler devenir la terre d'exile. Mais comme investi d'une mission, son rôle est de ne jamais tarder loin de son espace

d'origine, même si « *Sur la ville et jusqu' aux remparts extérieurs tombaient le silence et l'odeur de la mort.* » (Sansal, 2005, 119).

Entre force et élégance, cet espace sert la pensée de l'auteur qui divague entre inspiration et amertume. Situé au centre de l'histoire, il est plus qu'un lieu, c'est le lien qui explique l'évidence même des choses, de la confusion à l'harmonie de tout un univers romanesque, « **Ainsi est notre histoire. La maison en est le centre et le temps son fil d'Ariane qu'il faut dérouler sans casser.** » (Sansal, 2005, 80). Le personnage -humain-partage avec l'espace ses souvenirs. Sansal, comme Camus figent tant à Alger leurs émotions qu'ils considèrent tout autre ville comme rivale. La laideur d'Oran serait confrontée à la beauté d'Alger. Sansal considère Cherifa qui fuit Oran pour la capitale comme une « *harraga* », **quelqu'un qui aurait brûlé ses papiers pour passer les frontières, elle serait donc une étrangère. Confuse, Lamia répond quand une voisine lui demande l'identité de son invitée : « C'est la petite dernière d'un cousin émigré à Oran au lendemain de la guerre »** (Sansal, 2005, 61). A la croire, Oran ne serait pas du même pays qu'Alger, elle appartiendrait à un autre espace étranger et moins attachant. Cette rivalité réfléchit moins une dualité entre deux villes algériennes que l'hétérogénéité de l'espace algérien. L'espace est pluriel et cela signifie hiérarchie et pouvoir. Camus aussi, a joué sur cette rivalité géographique et sociale. Pour lui, « **Oran a quelque chose d'espagnol** », ce qui n'est pas péjoratif en soi quand on sait que sa mère est d'origine espagnole, mais il signale d'autre part que « *La douceur d'Alger est plutôt italienne.* » (Camus, 1954, 85). C'est la ville des ancêtres romains et la promesse d'un peuple nouveau en cette terre qui autrefois leur appartenait contrairement à Oran qui a vu séjourner la peste au temps de l'écrivain français. La ville est mortellement ennuyeuse et l'immobilisme est plus fatal qu'il est à Alger. Oran est « *un village nègre et un quartier espagnol* » (Camus, 1954, 129). Même la mer, célébrée par Camus comme le plus pur des bonheurs d'Alger n'est plus la même à Oran, « *On s'attend à une ville ouverte sur la mer, lavée, rafraîchie par la brise des soirs. Et, mis à part le quartier espagnol, on trouve une cité qui tourne le dos à la mer.* » (Camus, 1954, 125). Sansal, dans un autre siècle, aperçoit Alger comme un espace autonome qui s'identifie par lui-même, il fait dire à l'un de ses personnages à propos de cette ville: « *Ce micro monde limité dans l'espace se suffit à lui-même ; il n'est pas lié à d'autres lieux, au reste de l'univers.* » (Sansal, 2005, 14).

ÉCRIRE L'ESPACE, DES ORIGINES AU MYTHE

Cependant la ville tient prisonnière l'enfance immobile et demeure le berceau primitif des souvenirs. A ses « **enfants de la perte** » (Sansal, 2005, 18) le pays est l'espace à la fois captivant et hostile où s'abrite la mémoire des origines. Gaston Bachelard témoigne du rôle de l'espace à raviver la mémoire, il cite la maison dans *La poétique de l'espace* tout comme l'allégorie du pays dans *Harraga* de B.Sansal: « *Tout ce que je dois dire de la maison de mon enfance, c'est tout juste ce qu'il faut pour me mettre moi-même en situation d'onirisme, pour me mettre au seuil d'une*

rêverie où je vais me reposer dans mon passé »⁵.

Pour sa part, Camus, entrevoit cette terre comme le procès d'un rêve enfui qui séjourne dans l'inconscient de l'écrivain qu'elle a vu naître et que l'itinéraire d'une vie lui a permis de connaître. En l'incitant à quitter Alger, en 1939, Camus gardera en lui, la fascination d'une ville d'un bonheur absolu. Un de ses personnages avoue dans *La Mort dans L'âme* son chagrin de l'avoir quittée.

« Je pensais désespérément à ma ville au bord de la méditerranée, aux soirs d'été que j'aime tant [...] depuis des jours, je n'avais prononcé une seule parole et mon cœur éclatait de cris de révolte continus. J'aurais pleuré comme un enfant si quelqu'un m'avait ouvert les bras ».⁶

Dans Noce, Camus célèbre la pensée solaire des Grecs autour des ruines de Tipaza. La promesse d'une naissance d'un peuple nouveau qui sera aussi somptueux que celui qu'il perpétue. De ces métissages ensanglantés surgirait une nouvelle génération en harmonie avec la nature si particulière à cette partie orientale de la Grèce antique, pensait Camus, notamment dans *La chute*. Comme les Européens d'Amérique, les pieds-noirs auraient une chance -et une légitimité- de s'enraciner sous le soleil algérien en tant que fondateurs d'un nouveau monde. Il évoque les parents émigrés en Algérie infligeant à leurs fils le statut d'étrangers face aux français de la métropole affichant leur supériorité et aux autochtones algériens défendant leur singularité. Haine, guerre et confusion, dans l'urgence du mouvement, une identité à la fois profonde et altérée doit se constituer, Camus lui donnera le nom de « Français d'Algérie ». Population originale formée des pieds-noirs et d'autochtones. Or, comme Sansal semble l'exprimer : « **Nous étions dans ces heures qui ne sont pas vraiment les nôtres.** » (Sansal, 2005, 18). Pour des raisons différentes, le temps se désintéresse de l'espace immobile puisque celui-ci n'adhère plus le retour aux origines. Camus s'exile en France et Sansal est accusé d'être habiter par «*la nostalgie du joug colonial* ». A ces accusations, il répond d'ailleurs :

« Je n'ai pas écrit en tant qu'Algérien, musulman et nationaliste [...] j'ai écrit en tant qu'un être humain, enfant de la glèbe et de la solitude, hagard et démuné, qui ne sait pas ce que c'est la Vérité, dans quel pays elle habite, qui la détient et qui la distribue. Je la cherche et, à vrai dire, je ne cherche rien, je n'ai pas ces moyens, je raconte des histoires. » (Sansal, 2006, 33)

Il dénonce d'un autre côté ce qui fut la présence française pour les Algériens : « [...] on a détourné leur guerre [...] et rien n'a changé [...] le mal se pavane d'une autre façon, il a tombé le masque d'antan, et signe son nom à l'envers. [...] qu'est-ce qui a changé ? » (Sansal, 2011, 125)

5 Gaston BACHELARD, *la poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 1967, p.31

6 Albert Camus, *La Mort dans L'âme in L'envers et l'endroit*, œuvre complète, édition du club de l'honnête homme, Paris, 1983, (1ère édition Charlot, Alger, 1937), p. 143.

Dans un autre texte, l'auteur évoque l'Histoire des occupations, notamment celle des ancêtres de l'auteur français: « **C'est une malédiction qui se perpétue depuis de siècle en siècle, depuis le temps des Romains qui avait fait de nous des circoncellions hagards, des brûleurs de fermes jusqu'à nos jours où faute de pouvoir tout brûler la route nous vivons inlassablement près de nos valises.** » (Sansal, 2005, 14). Conséquences : son personnage Lamia évoque ses cousins égarés, « *tous des émigrés clandestins chargés de misère et de nostalgie.* » (Sansal, 2005, 67). Elle avoue plus loin : « *Je vais d'un siècle à l'autre, un pied ici, la tête dans le lointain continent. De là me vient cet air d'être de partout et de nulle part, étrangère dans le pays et pourtant enracinée dans ses murs. Rien n'est plus relatif que l'origine des choses.* » (Sansal, 2005, 74).

Tout comme Camus qui entoure son personnage principal d'individus d'origine espagnole comme Raymond Sintès ou thomas Pérez dans L'Etranger, Sansal évoque les communautés minoritaires, il rappelle que: « **Pour nous, les gens sans pays, commence le vrai questionnement.** » (Sansal, 2005, 189). Dans un espace de division, des personnages comme « imams » ou *terroristes* demeurent sans voix ni identité. On y voit des ombres ou des fantômes mais on y ressent surtout leurs troubles dans une ville où les rues « *avaient changé de noms, de langue et de style au cours de la nuit.* » (Sansal, 2005, 122). Il tarde ainsi à écrire la solitude des personnages qui se retrouvent affrontés à se bouleverser tout aussi brusque qu'insolite.

« **On se retrouve seul, avec sa mémoire en lambeaux, des habits oubliés dans la naphthaline, des objets chers qui ne disent rien, des mots sortis de l'usage, des dates accrochées bêtement à la patère du temps, des fantômes qui se mélangent les ombres, des repères troubles, des histoires lointaines. On remplace comme on peut, s'entoure d'un nouveau bric-à-brac mais le cœur n'y est pas et le peu de vie qui nous reste s'en ressent.** » (Sansal, 2005, 87).

Pareillement à Camus, Sansal prône l'esprit du retour aux origines pour recouvrer une identité algérienne qui correspond à son altérité. Il évoque les Berbères, les Grecques, les Romains, les juifs, les Arabes, les Turcs, les français, et leurs paysages hétéroclites dans la conception de cette identité.

En évidence, les personnages de Sansal semblent particulièrement ancrés dans l'univers de l'absurde tel qu'il est décrit par Camus. A l'inverse, Meursault de Camus est tout autant un « *harraga* » que l'est Lamia pour Sansal, l'émigré clandestin dans son absurde quête d'une terre qui, à l'origine lui appartient par naissance. A cause de l'intrusion de l'Histoire, les deux personnages revendiquent une vérité qui leur a été détournée. Cette Histoire, en troublant l'ordre des choses (la mort d'un père ou la menace d'une guerre) perturbe l'équilibre de leur espace d'enfance.

LA QUÊTE D'UN PÈRE CHEZ LES DEUX ROMANCIERS.

La quête du père est présente dans leurs œuvres. Cormery Henri est le double de la figure paternelle d'Albert dans *Le premier Homme*, il est « *blessé mortellement à la bataille de La Marne, mort à Saint-Brieuc le 11 octobre 1914.* » (Camus, 1994, 332). Ce manuscrit révèle une quête profonde de l'image d'un père anonyme. Le personnage Jacques Cormery, par lequel l'écrivain est calqué dans un espace fictif, raconte son enfance de pied-noir à Alger. Avant d'entreprendre l'écriture de ce texte inachevé, perçu comme un récit autobiographique, Albert Camus considérait déjà son œuvre comme un mythe, et cela dès l'écriture de son premier roman *L'étranger*.

Nous retrouvons cette quête dans l'un des romans de B. Sansal. Les deux frères Schiller à la recherche de la vérité sur leur père dans *le village de l'Allemand*. Ils entament eux aussi le chemin du retour. Malrich explique: « *Ce que je voulais c'était être là où mon père est passé et lui parler par-dessus la barrière du temps.* » (Sansal, 2008 187). Ils allaient également vers la démystification de l'Histoire puisque leur père, un ancien SS de l'armée allemande chargé d'exécuter les juifs, vivait comme un héros de la guerre révolutionnaire en Algérie. Or, Camus conjugue histoire familiale et Histoire du pays pour raviver des souvenirs d'enfance dans la douceur ou l'inquiétude. Dénudé de l'amour paternel à cause de l'incursion de l'Histoire, il entame dans l'acte de l'écriture autobiographique, la quête du père disparu tragiquement à l'âge d'un an. L'écriture, est pour lui un hommage à la mémoire. Notamment celle d'un père, héros d'une guerre qui entretient le mythe avec sa disparition. Le père des Schiller est au contraire, l'antithèse de l'image du père chez Camus, un criminel qui inflige à ses enfants une condamnation à la honte. Autrement dit, le parallèle est aléatoire entre ces deux romans puisque Camus érige un récit autobiographique en fragments au service d'une quête paternelle, alors que Sansal pour jeter bas la vérité, réunit plusieurs registres et genres à la fois : l'épistolaire, le polar historique et le journal intime en alternant les voix pour une double dénonciation au crime : celui des nazis dans les camps de concentration et des islamistes dans les banlieues françaises.

Par ailleurs, un autre roman de Sansal, *Rue Darwin* (2011) se prête plus au rapprochement avec *Le Premier Homme* que *Le village de l'Allemand* sur la conception de l'absence d'une figure paternelle. On y retrouve la quête d'une identité sur les traces d'un père disparu jeune et d'une mère qui cultive son mystère. On y trouve aussi un récit autobiographique en fragments mais d'un « je » narrateur contrairement au récit impersonnel de Camus. L'Histoire du pays se combine avec l'histoire familiale qu'il faut reconstituer puisque « [...] sûrement très peu connaissent l'histoire de leur famille. » (Sansal, 2008,39) L'auteur devient matière, narrateur et personnage principal. Il justifiera lui-même la fragmentation de son récit et l'absence de linéarité dans ce passage : « Dans une vie normale [...] les jours se comptent l'un après l'autre, en commençant par le premier, mais dans une vie de pria la mesure du temps est métamorphose [...] tout commence par la fin. » (Sansal, 2011,50)

Dans *Le Premier Homme*, l'enfance heureuse est brouillée par une présence inquiétante: « [...] *la fin des jours soudain mystérieux et inquiétant, quand ses rues commençaient à se peupler d'ombre[...] signalée par un sourd piétinement et un bruit confus de voix, et que l'enfant soudain plein d'angoisse courait vers la maison misérable pour y retrouver les siens.* » (Camus, 1994, 115) Comme à Belcourt de Camus, Sansal parle d'une métamorphose : « *Le dimanche, nous y courions admirer [...] du complexe sportif, coiffé de la devise nationale : Liberté. Égalité. Fraternité. Cela nous convenait.* » (Sansal, 2011, 40). Mais il ajoute quelques lignes après que quelques années plus tard « *Belcourt marche à la fatwa* » (Sansal, 2011, 41).

Sansal finit par évoquer explicitement son voisin à la cinquantième page de *Rue Darwin* : « *Vivre ce n'est pas se résigner* », avait dit Camus [...] *le fils de la vieille Catherine, la voisine du quartier. Lui aussi était venu d'un pays lointain, un lieu sans passé ni avenir, Mondovi sur la carte, le bout du monde, et de même, un jour, il est parti vers un autre, nous laissant la terrible nouvelle d'un monde radicalement absurde.* » (Sansal, 2011, 50) L'écart se resserre autour d'une enfance qui se ressemble pauvre mais heureuse, « *La pauvreté était un paradis [...] Belcourt était notre royaume.* » (Sansal, 2011, 37)

« *Aujourd'hui ma mère est morte* » dans *Rue Darwin*

40 Une autre quête est parallèlement présente avec celle du père dans *Rue Darwin*. Un questionnement inquiétant autour de l'identité de la mère. Sansal pousse l'incertitude des origines à son paroxysme. Le secret est dissimulé dans la mémoire des autres femmes, gardiennent du tombeau. Elles entretiennent la loi du silence car « *Plus fort que la vérité au sein des familles est la paix* », (Sansal, 2011, 265). Les origines deviennent définitivement un mythe. Plus qu'une figure glorifiée, la mère est sacralisée par le don de la vie or une voix invite le personnage principal, dès la première phrase du roman à rejoindre la maison d'enfance à Alger : « *Je l'ai entendu comme un appel de l'au-delà : Va, retourne à la rue Darwin.* » (Sansal, 2011, 17). Comme un exilé, jamais, ce personnage n'aurait cru revenir à cet endroit si ces appels du passé poussés par des angoisses profondes ne l'auraient pas incité à le faire. Le narrateur prononce alors cette phrase, étrangement familière: « *Maman est morte.* » (Sansal, 2011, 18). Chez Camus, c'était « *Aujourd'hui, ma mère est morte. Ou peut être hier.* » (Camus, 1942, 4).

Plus étonnant encore, le sourire du Yazid au pied du lit de sa défunte mère, « *Je crois avoir souri, une sorte de rictus accompagné d'un bruit de gorge nerveux.* » (Sansal, 2011, 18). Un acte inexplicable susceptible de rendre coupable aux yeux des autres : « *L'infirmière m'a jeté un drôle de regard. Mon Dieu, à quoi a-t-elle pensé ?* » (Sansal, 2011, 18). Or, à l'opposé de Meursault, Yazid semble prendre conscience de la gravité d'exprimer autre chose que ce qu'on attend de lui. Cela ne l'empêchera pas de laisser échapper ce sourire inattendu et de paraître étranger au malheur qui vient de s'abattre sur lui. Pour cette inaccoutumance aux règles, les conséquences semblent irréversibles. Ses supposées origines sont plus fantasmagoriques que jamais face à l'incertitude de l'identité de ses parents, et en absence de toute crédibilité

historique, le personnage de Sansal est condamné à chercher la vérité. Tout comme celui de Camus, il ne la retrouvera ni dans la religion, ni dans l'Histoire, « *Dieu est mort, il ne reste que l'histoire.* », disait Camus dans *la peste*.

« Tout est certain dans la vie [...] sauf la vérité [...] Mais qu'est-ce que la Vérité ? [...] Ce serait donc une chose qui s'accomplit en nous et nous accomplit en même temps ? Elle serait alors plus forte que Dieu, la mort, le bien, le mal, le temps ? [...] Mais n'est-ce pas alors qu'un mythe [...] le souvenir de quelque monde d'une vie antérieure, une voix de l'au-delà ? C'est de cela que nous allons parler; c'est notre histoire, nous le savons sans la savoir. » (Sansal, 2006,29)

CONCLUSION

Nous évoquons un espace fait de plusieurs vies pour parler de Sansal et Camus. Seul le souvenir d'un passé heureux peut ramener la parole à cet espace tourmenté. Sa visibilité cherche dans la lisibilité de ses origines. Le soleil et la mer, l'étrange rapport à la mère, l'absence tragique du père nous basculent étonnamment d'un univers à un autre.

Aujourd'hui, Sansal, en France pour publier l'un de ses romans dans la maison d'édition Gallimard, séjourne dans les bureaux de Camus. Ce geste n'a rien de transparent puisqu'il devient plutôt une sorte de lien fraternel entre deux romanciers d'origines différentes mais issus d'un seul espace au pluriel. Tous les deux sont à la recherche d'une vérité et d'une identité primordiale puisqu'il faut noter que l'homme en accumule plusieurs. Leur attachement à leurs origines et l'intrusion de l'Histoire contrôle chez eux l'impulsion fatale de l'écriture. Ce questionnement est en réalité une inquiétude sur leur devenir. Le retour au passé est en fait une appréhension anxieuse du présent et du futur. Les personnages de Sansal égratignent dangereusement l'Histoire pour déterrer leurs origines. Des origines, qui comme avaient tenté de démontrer cinquante ans auparavant les personnages de Camus, ne sont jamais données ou retrouvées mais plutôt à construire dans le voyage transfrontalier à travers le temps et l'expérience de l'aventure humaine.

BIBLIOGRAPHIE

SANSAL, Boualem. 2005. *Harraga*, Paris, Gallimard, 272 p.

SANSAL, Boualem. 2006. *Poste restante: Alger*, Paris, Gallimard, 87 p.

SANSAL, Boualem. 2008. *Le village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, Paris, Gallimard, 314p.

SANSAL, Boualem. 2011. *Rue Darwin*, Paris, Gallimard, 299 p.

CAMUS, Albert. 1942. *L'Étranger*, Paris, Gallimard, 185 p.

CAMUS, Albert. 1947. *La Peste*, Paris, Gallimard, 289 p.

CAMUS, Albert. 1954. *L'Été*, Paris, Gallimard, 192 p.

CAMUS, Albert. 1983. *La Mort dans L'âme in L'envers et l'endroit*, œuvre complète, Paris, Club de l'honnête homme, (1ère édition Charlot, Alger, 1937), 128 p.

CAMUS, Albert, 2013. *La Chute*, Paris, Gallimard, (1ère édition 1956), 160 p.

CAMUS, Albert, 1994. *Le Premier Homme*, Paris, Gallimard, 336p.

WESTPHAL, Bertrand. 2007. *La géocritique, Réel, Espace, Fiction*, Les éditions de Minuit, 304 p.

42

BACHELARD, Gaston. 1967. *la poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 265 p.

BLANCHARD, Pascal et al. : *La fracture coloniale*. Paris, La Découverte 2005.